

OBSERVATIONS prononcées à la suite de la communication du R.P. Jean-Miguel Garrigues (séance du lundi 9 février 2009)

Bernard d'Espagnat : J'aimerais me référer à un message que Benoît XVI a adressé en mai dernier à un groupe de pèlerins et dans lequel il attirait leur attention sur la théologie négative, appelée aussi apophatique, et sur son principal représentant, Denys, dit « l'Aréopagite ». Plusieurs personnes s'en sont étonnées car depuis qu'Érasme avait démontré que ce Denys n'était pas l'Aréopagite, la théologie négative semblait avoir perdu du terrain au sein de l'Église. Pourriez-vous nous dire quelle place elle occupe aujourd'hui dans la réflexion théologique de l'Église ?

*
* *

Alain Besançon : Mon expérience d'historien m'a montré combien il est nécessaire d'avoir une culture théologique quand on est historien. Je viens de lire le livre du très grand hispaniste que fut Marcel Bataillon sur les problèmes religieux en Espagne au XVI^e siècle. Il s'agit d'une période riche en controverses théologiques, notamment entre Jésuites et Dominicains. La précision de la narration et de l'analyse de Marcel Bataillon m'ont rempli d'admiration. Or, il se trouve que Marcel Bataillon était agnostique, mais il avait pu acquérir une véritable culture théologique au cours de ses études.

Pour ma génération, il a été plus difficile d'accéder à cette culture. L'École des annales avait en effet pour slogan « économie, société, civilisation », avec une sorte d'empilement causal, la religion se trouvant reléguée dans un recoin de la civilisation sous l'appellation de « mentalité » ou d'« imaginaire ». Pareille conception de l'histoire avait pour défaut d'éliminer les plus hauts problèmes de l'histoire. Il suffit, pour s'en rendre compte, de penser, par exemple, aux progrès extraordinaires que la connaissance théologique a fait faire à l'histoire de l'art par l'étude de l'iconographie chrétienne, à commencer avec Émile Mâle, qui était un catholique, et Erwin Panofsky, qui était d'origine juive.

Il a fallu attendre Gilson pour comprendre les arrière-plans théologique et nominaliste de Descartes depuis le XIV^e siècle. Wolfson a fait la même chose sur les arrière-plans théologiques de Spinoza.

Comment aider les étudiants à acquérir une culture théologique ? La théologie est un savoir précis, qui n'est pas réductible à l'imaginaire et qui s'apprend dans des livres difficiles. Comment susciter la curiosité des étudiants ?

Ma seconde observation se fonde sur mon expérience d'historien des totalitarismes modernes. Beaucoup d'hommes, au XX^e siècle, se sont trouvés sous les horreurs conjointes du communisme et du nazisme. Nombreux sont ceux qui, devant l'excès incompréhensible du mal, ont crié vers le Ciel. Certains ont trouvé qu'il était vide et ils ont réfléchi sur cette vacuité – je pense à Emil Fackenheim ou encore au livre *Crisis and Covenant* du Grand Rabbin d'Angleterre Jonathan Sacks –, certains ont au contraire approfondi leur conception du divin – je pense à Soljenitsyne, mais presque tous ont invoqué une influence démoniaque – je pense aux Allemands Junger et Rauschnigg, aux Russes Boulgakov et Zinoviev, aux Polonais Vat et Zbigniew Herbert, au Roumain Dimitrienu et à l'Anglais Orwell.

Il semble en effet que cette grande expansion du mal inouïe dans l'histoire n'ait pu être comprise que moyennant une réflexion métaphysique et théologique. Cette réflexion a été importante dans le monde russe comme dans le monde germanique parce qu'il y avait là une culture théologique réelle. Au contraire, en France, où la culture théologique était faible, la réflexion a manqué de profondeur.

*
* *

Jacques Boré : Par cette fort belle communication est posée le problème de la place de la théologie dans la philosophie. Mon regretté maître Paul Ricœur prétendait que la métaphysique était la partie la plus noble de la philosophie. Et ce point de vue semble avoir été partagé par Jean Jaurès qui mettait « Dieu » au programme de première année, lorsqu'il enseignait à Toulouse, et annonçait pour le programme de deuxième année : « Dieu (suite) ».

Toutefois, lorsque j'ai soutenu qu'un théologien avait tout à fait sa place dans la section Philosophie de l'Académie, on m'a objecté que le candidat auquel je pensais n'était qu'un théologien. Il m'était pourtant apparu que la théologie catholique, théologie de la religion majoritaire des Français, aurait mérité d'être représentée dans notre Académie.

Un théologien aujourd'hui n'est-il pas à la fois un philosophe et, par l'ordination qu'il a reçue et la discipline que celle-ci lui impose, un praticien de la foi ?

*
* *

Bertrand Saint-Sernin : Les conciles qui se sont tenus en Orient et, plus particulièrement, les Pères grecs ont-ils été rapidement traduits en latin ?

Bien entendu, la philosophie rencontre des problèmes théologiques. Les programmes de l'agrégation de philosophie en tiennent compte. J'ai eu pour ma part à expliquer un livre de Whitehead, *Process and Reality*, dont la dernière partie s'intitule « Dieu et le monde ».

Quant à la philosophie des sciences, notamment la philosophie des sciences de la vie, elle est évidemment confrontée à des questions non seulement de morale, mais aussi de théologie de la création. Il suffit de regarder la page que *Le Monde* a consacrée à Darwin il y a trois jours pour le constater.

Le problème de la théologie au sein de l'université est un problème bien réel, complexe et tout à fait contemporain. Il exige un travail aussi bien des théologiens, pour réfléchir à ce qui distingue le savoir scientifique concernant la création et la foi, que des scientifiques, pour prendre en compte le phénomène religieux.

Vous avez parlé de l'enseignement religieux en Alsace. Permettez-moi d'ajouter que cela vaut également pour la Moselle qui vit sous le régime du Concordat. J'ai moi-même connu comme recteur de l'Académie de Nancy-Metz il y a une trentaine d'années une situation où l'enseignement religieux était demandé par 92 % des familles.

*
* *

Jean Mesnard : J'ai beaucoup apprécié le principe que vous avez posé et selon lequel les problèmes que nous traitons à propos de l'université sont également des problèmes concernant la culture en général. À partir de cette considération, il est possible de pousser assez loin la comparaison et l'analyse du cas français et des cas étrangers.

En France, on peut considérer que certains problèmes théologiques qui ont envahi l'horizon ont empêché de passer à des choses plus importantes. Ainsi en a-t-il été avec le conflit entre gallicanisme et ultra-montanisme qui a suscité une littérature surabondante, notamment après la querelle janséniste. On peut y voir la cause de la nullité religieuse du XVIII^e siècle.

D'autre part, la culture française est devenue, même en théologie, de plus en plus rationaliste. C'était déjà le cas avec Saint Thomas, ce le fut encore davantage avec des théologiens plus ou moins cartésiens tel Bossuet.

Je reprends volontiers le rapport que vous avez suggéré entre Vico et les Français. Vico s'efforce de caractériser l'humanité et il le fait en des termes qui finalement se révèlent être religieux. Pour lui, l'humanité est constituée par des gens qui croient en Dieu, se marient et respectent les morts. Or, si l'on peut tout à fait considérer cette définition comme religieuse, il faut bien admettre qu'elle suppose aussi autre chose que la théologie, à savoir une connaissance de la réalité humaine. C'est précisément ce qui manque à la pensée française, engoncée dans un carcan rationaliste qui l'étouffe.

*
* *

Bernard Bourgeois : Vous avez évoqué le rôle de médiateur que joue la philosophie entre la théologie et l'université. En Allemagne, la situation est fort différente de celle de notre pays ; la distinction entre philosophie et théologie y est beaucoup moins marquée. Un seul exemple suffit à le montrer : la meilleure brève étude publiée sur Hegel est l'œuvre du théologien Karl Barth, que je considère comme le plus grand théologien du XX^e siècle, dans sa *Geschichte der protestantischen Theologie*.

En France, on se méfie parfois dans l'Université de la philosophie et, par voie de conséquence, de la théologie. Alors que je présidais le jury de l'agrégation de philosophie, j'avais mis au programme de l'année ultérieure la notion de métaphysique. Le ministère a attendu des mois avant de publier le programme, non sans s'étonner que l'on puisse, à l'aube du XXI^e siècle, obliger des étudiants à faire de la métaphysique...

Le problème de la place de la théologie au sein de l'université tient aussi au fait qu'il y a trois lieux différents où la théologie peut être présente : dans les universités d'État, dans les établissements universitaires religieux et dans l'École Cathédrale. Le problème est aussi institutionnel.

Mais au fond, qu'entend-on par « théologie » ? Il y a la théologie rationnelle, la théologie révélée, la synthèse thomiste, etc. Les contours restent à définir et elle constitue donc bien une discipline sur laquelle on doit s'interroger. La dimension d'orthodoxie qui lui est liée complique également les choses.

*
* *

Roland Drago : Vous avez évoqué la façon dont peut s'établir, dans le cadre institutionnel, la relation entre la théologie et la philosophie. Mais, en tant que juriste, je tiens à souligner qu'il existe également un problème concernant les relations de la théologie et du droit. En effet les juristes, peut-être plus encore que les philosophes, ne sauraient faire abstraction de la religion et de la théologie dans l'enseignement du droit. À ce propos, on ne peut pas ne pas citer le nom du Doyen Gabriel Le Bras, qui fut notre confrère (1962-1970), dont l'autorité était reconnue en France et dans le monde. À notre époque, comment ne pas citer aussi nos confrères Bruno Neveu et Jean Foyer ?

*
* *

Jacques de Larosière : J'aimerais formuler quatre observations.

En premier lieu, si elle est confinée à l'histoire des religions ou à la comparaison factuelle des cultures et des morales religieuses, la théologie se dessèche.

En second lieu, les querelles purement théologiques et rationalisantes n'aident pas à la compréhension profonde des religions.

En troisième lieu, que la philosophie est à même d'éclairer à la fois la religion et la théologie, mais encore faut-il que la théologie s'ouvre au débat philosophique.

Enfin, la connaissance de la tradition des Pères de l'Église – qui a été un des points dominants de l'oeuvre du Père de Lubac – constitue un des éléments importants de la réflexion théologique et philosophique. Comment un enseignement universitaire pourrait-il négliger Saint Augustin et Saint Thomas d'Aquin tout en étudiant Platon et Aristote ?

*
* *

Jean-Claude Casanova : Vous avez évoqué les facultés de théologie existant en Allemagne, en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Je ne connais pas la situation allemande ; pour ce qui est de l'Angleterre, on sait que ce que l'on peut appeler « l'Église d'État » y joue un rôle dominant. Je connais en revanche un peu la situation américaine. Les trois pays cités ont tous le même problème à résoudre : comment enseigner la théologie quand il y a pluralité de religions ?

Harvard, fondée par le R.P. John Harvard était à l'origine unitarien dans un environnement qui se partageait entre épiscopaliens et presbytériens. Au XX^e siècle, la Divinity School de Harvard a résolu le problème de la pluralité religieuse en intégrant à son programme des cours de théologie des principales religions et en choisissant ses doyens successifs également parmi les différentes religions.

Estimez-vous satisfaisante cette solution et pensez-vous qu'elle serait transposable en France ?

*
* *

Charles Hargrove : J'ai été très étonné de vous entendre parler de la séparation entre l'université et l'enseignement catholique. Il me semble en effet que l'intolérance de la doctrine de la laïcité date de la III^e République. Mais peut-être en existait-il auparavant des prémises ? La République de 1792 avait-elle déjà institué une dichotomie entre la religion et l'université ? En Grande Bretagne, aujourd'hui comme au Moyen-âge, les universités d'Oxford et de Cambridge enseignent toutes les disciplines, y compris la théologie.

*
* *

Réponses :

À Jean-Claude Casanova : Le contexte français est marqué par un double dogmatisme, un dogmatisme hérité de l'Église catholique et un dogmatisme laïc. Une situation comme celle des Divinity Schools américaines ne manquerait pas de rencontrer ici des réticences fortes au sein de l'Église catholique qui y verrait une source de relativisme. Mais je crois que même aux États-Unis des difficultés se sont présentées, notamment quand on a constaté que la Divinity School de Yale formait des athées convaincus, ce qui était quand même paradoxal !

Une distinction me paraît intéressante car elle permet d'aborder des solutions ; c'est celle qui existe entre foi et religion. La foi est quelque chose de mystérieux, de l'ordre de la croyance personnelle profonde alors que la religion concerne tous les comportements humains qui vont s'ensuivre. Le biais par lequel la théologie pourrait être présente à l'université pourrait être celui de la morale au sens le plus large. Or, la religion fait partie de la morale, ce que nous oublions trop en France en raison du blocage dogmatique : on ne serait religieux que si l'on adhère à un dogme et à une confession.

La situation de pluralisme religieux que vit actuellement notre pays nous oblige à concevoir la religion comme un problème moral, politique, intellectuel par delà la question de l'adhésion ou de la non-adhésion. Par ce biais-là il serait sans doute possible de faire quelque chose qui ressemblerait à ce qui se pratique aux États-Unis. Un dialogue pourrait être mené entre les représentants des grandes religions et les représentants de la culture avec une exigence d'universalité. En effet, la question religieuse ne saurait être purement circonscrite à une unique tradition. En outre la société n'est pas prête à accepter n'importe quel comportement religieux ; on le voit à travers les réactions que suscitent les sectes et, dans une certaine mesure, l'islam auquel s'attachent certains comportements qui peuvent entrer en conflit, par exemple, avec des valeurs juridiques fondamentales. La question de l'humain dans le religieux me semble trop importante pour être laissée simplement aux traditions religieuses. Et n'est-ce pas de cette considération que naquirent, jadis, les remises en question, bienveillante d'un Molière ou mordante d'un Voltaire ? Il y a là une manière de dénoncer l'hypocrisie et la tartufferie qui est légitime pour le bien même de la religion.

Il doit donc être possible d'avoir un dialogue non dogmatique, non confessionnel en matière religieuse. Mais cela ne signifie nullement que la dimension dogmatique soit sans intérêt.

À Bernard Bourgeois : Si les Allemands sont si sensibles à la prégnance de la théologie dans la philosophie, c'est parce qu'ils ont un très grand sens de la tradition. Même quand on a cessé de croire, on reste souvent porté par une tradition qui est de nature religieuse. Il est difficile de trouver des grands penseurs métaphysiciens qui seraient étrangers à la question et à la tradition religieuse. Hegel est évidemment l'illustration par excellence de ce propos, lui qui a été élevé dans un *Stift*, dans un séminaire protestant.

En France, il me semble que la figure à la fois extraordinaire et terrible de Pascal, en ne laissant le choix qu'entre l'agenouillement ou le non-agenouillement, a bloqué bien des choses. Il suffit de se rappeler que Voltaire et Rousseau ont eu, au XVIII^e siècle, des problèmes théologiques qu'ils ont soumis à l'Église, mais auxquels on a répondu assez misérablement. Le XVII^e siècle français, avec son spiritualisme quelque peu raidi par sa rationalité interne, a sans doute été la cause d'une rupture de dialogue entre la théologie et la philosophie.

Pourtant, dans la mesure où la théologie fait partie de la culture, dans la mesure où elle touche à des valeurs universelles, elle devrait avoir toute sa place dans l'université qui, conformément à l'étymologie de son nom, vise à la diffusion d'un savoir universel. Une théologie qui s'enfermerait dans le cloître aurait certainement beaucoup à perdre.

À Alain Besançon : Vous avez posé l'immense question de l'idéologie et de la racine gnostique de l'idéologie. Toutes les idéologies veulent répondre à la question du mal et toutes prétendent éradiquer le mal. Le plus bel antidote donné contre l'idéologie est cette parole de Soljenitsyne : « Quand je dis que la frontière entre le mal et le bien passe ailleurs que par mon propre cœur, je suis déjà dans l'idéologie ».

D'une façon générale, il apparaît que l'intérêt de la théologie va bien au-delà de la religion. La théologie, par les réflexions qu'elle suscite, concerne toute la Cité. Dans le cadre d'une laïcité positive, il devrait être possible de se réapproprier ce savoir, sans pour autant retomber dans la question de la confessionnalisation, de l'université et de l'État.

À Roland Drago : Il est exact que le droit entretient des relations étroites avec la théologie et la religion, particulièrement avec l'Église catholique romaine, très législatrice et héritière de Rome en matière juridique. Quand on parle de droit, on pense nécessairement au droit romain, au droit coutumier et au droit canon.

À Jacques Boré : La théologie est assurément une pratique intellectuelle de la foi, qui doit s'efforcer, dans l'explicitation de l'irrationnel que constitue la foi, d'être le plus rationnel possible. Même dans la dogmatique s'exprime un besoin de rationalité.

Le dialogue de la théologie et de la philosophie est quasiment inévitable. On ne comprendrait rien à la philosophie grecque si on lui enlevait sa dimension religieuse. On voit bien que Socrate, Platon et Aristote sont des hommes religieux, même si ne s'exprime pas dans leurs discours un unique credo.

À Bernard d'Espagnat : La théologie négative est largement enseignée dans les instituts catholiques. Et même si l'on sait que le pseudo Denys n'est pas le disciple de Saint Paul, on reconnaît dans sa pensée l'assomption en théologie chrétienne de tout l'héritage platonicien. Au XX^e siècle, les grands théologiens ont fait la part belle à la dimension mystique qui s'exprime dans la théologie apophasique.

À Bertrand Saint-Sernin : Les Pères cappadociens, c'est-à-dire les Pères du IV^e siècle – Saint Grégoire de Nazian, Saint Basile - ont été traduits tôt si bien qu'Augustin les connaissait. Chrysostome également a été traduit tôt. En revanche, Augustin a été traduit en grec seulement au XIII^e siècle. Cela tient au fait que les Grecs avaient une grande conscience de leur supériorité sur le latin.

*

* *